

CHARLOTTE
McCONAGHY

JE PLEURE
ENCORE
LA BEAUTÉ
DU MONDE

roman traduit de l'anglais (Australie)
par Marie Chabin



Gaïa

DU MÊME AUTEUR

MIGRATIONS, JC Lattès, 2021.

Ouvrage traduit avec le soutien du gouvernement australien
par l'intermédiaire de l'Australia Council for the Arts,
service de financement et conseil consultatif pour la promotion artistique.



Australian Government

**Australia
Council
for the Arts** 

The logo for the Australia Council for the Arts, featuring a stylized black silhouette of a person with arms raised in a 'V' shape, next to the text 'Australia Council for the Arts'.

Titre original :

Once There Were Wolves

Éditeur original :

Flatiron Books, New York

© Charlotte McConaghy, 2021

Publié avec l'accord de Flatiron Books

Tous droits réservés

Illustration de couverture : Kamhi

© ACTES SUD, 2024

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-18651-7

Charlotte McConaghy

Je pleure encore la beauté du monde

...

roman traduit de l'anglais (Australie)
par Marie Chabin

Gaïa

Pour mon petit garçon.

*Il est une bête et une seule qui hurle dans
les bois la nuit.*

ANGELA CARTER

On avait huit ans le jour où papa m'a coupée en deux, de la gorge jusqu'au bas du ventre.

Dans une forêt des territoires sauvages de la Colombie-Britannique se tenait son atelier, rempli de poussière et puant le sang. Il y faisait sécher des peaux de bête accrochées çà et là, qui balayaient nos fronts quand on se faufilait entre elles. J'avais déjà des frissons à l'époque, alors qu'Aggie avançait devant moi, un sourire malicieux aux lèvres, tellement plus téméraire. J'avais passé plusieurs étés à me demander ce qui pouvait bien se tramer dans cette cabane mais tout à coup, j'avais très envie de déguerpir.

Il avait attrapé un lapin et même s'il nous emmenait crapahuter avec lui dans les bois, il ne nous avait jamais montré l'acte de tuer.

Aggie était excitée comme une puce et dans son agitation, elle heurta du pied une barrique d'eau salée, le bruit mat résonna longuement et je ressentis l'impact dans mon propre pied. Papa leva les yeux en soupirant.

— Vous êtes sûres que vous voulez voir ça ?

Aggie hocha la tête.

— Vous vous sentez prêtes ?

Nouveau hochement.

J'aperçus le lapin enveloppé dans sa fourrure et toutes les lames. Il ne bougeait pas ; il était déjà mort.

— Bon, alors approchez-vous.

Nous allâmes nous poster autour de lui, nez baissés sur l'établi. De là, je pus admirer toutes les jolies nuances du pelage :

les brun-roux, les orangés assourdis et les écrus chaleureux, les gris, les blancs et les noirs. Un kaléidoscope de couleurs toutes conçues, ai-je alors pensé, pour le rendre invisible et lui épargner le sort qu'il venait de subir. Pauvre lapin.

— Est-ce que vous comprenez pourquoi je fais ça ? demanda papa.

Nous hochâmes la tête de concert.

— Autonomie alimentaire, répondit Aggie.

— Ce qui veut dire ? Inti ?

— On chasse seulement ce qu'il nous faut et on participe à l'écosystème. Aussi, on cultive ce qu'on mange et on vit autant que possible en autosuffisance.

— Tout juste. Nous allons donc rendre un dernier hommage à cette créature et la remercier de subvenir à nos besoins.

Nos deux voix fluettes tintèrent à l'unisson :

— Merci.

Au fond de moi, j'avais le sentiment que le lapin n'en avait rien à fiche de notre gratitude et je lui ai présenté en silence de piteuses excuses. Pendant tout ce temps, de drôles de sensations me picotaient le ventre, et plus bas aussi. J'avais envie de partir. C'était le royaume de papa, ici, les fourrures, les lames et le sang, cette odeur qui ne le quittait pas, c'était son royaume depuis toujours et je ne voulais pas que ça change. J'avais l'impression de pousser une porte ouvrant sur un endroit plus sombre, plus cruel, un endroit pour les *adultes*. Je ne savais pas pourquoi ça plaisait à Aggie mais puisque c'était ainsi, je n'avais pas le choix : je devais rester. Là où allait Aggie, je la suivais.

— Avant de le manger, il faut le dépecer. Je traiterai la peau pour qu'on puisse l'utiliser ou l'échanger, et après ça, on mangera le moindre petit morceau de carcasse pour qu'il n'y ait pas de... ?

— Déchets, avons-nous complété d'une seule voix.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que les déchets sont les véritables ennemis de la planète.

— Allez, papa, ajouta Aggie d'une voix plaintive.

— D'accord. Alors on commence par l'inciser de la gorge jusqu'au bas du ventre.

Lorsqu'il posa la pointe de la lame sur la fourrure, à la base du cou, je sus que j'avais fait une erreur. Je n'eus pas le temps de fermer les yeux : le couteau transperça mon cou et incisa ma peau dans un mouvement preste et ample, jusqu'à mon bas-ventre.

Je percutai le sol violemment, coupée en deux, dégoulinante. Les sensations étaient tellement intenses, j'étais sûre de sentir le sang gicler et je me suis mise à hurler, hurler, et papa a crié aussi, le couteau est tombé, Aggie s'est laissée choir, elle m'a prise dans ses bras et m'a serrée fort contre elle. Les battements de son cœur collé au mien. Ses doigts qui pianotaient en rythme sur ma colonne vertébrale. Et dans ses bras frêles, je me suis sentie intacte de nouveau. Moi-même, sans aucune trace de sang, aucune blessure, en réalité.

J'avais toujours su qu'il y avait quelque chose de différent en moi, mais ce jour-là, pour la première fois, j'ai compris que c'était un truc dangereux. Ce fut aussi le jour où, alors que j'émergeais de la cabane en titubant, accueillie par les violacés d'un long crépuscule, je posai les yeux sur la lisière des bois et vis mon premier loup. Qui me vit également.

...

Aujourd'hui, dans une autre partie du monde, l'obscurité est profonde et leurs respirations bruissent tout autour. L'odeur a changé. Elle est encore tiède, terreuse, mais désormais plus musquée, ce qui veut dire que la peur est là, et donc que l'un d'entre eux est réveillé.

Ses yeux dorés captent juste ce qu'il faut de lumière pour briller.

Tout doux, lui dis-je en silence.

C'est la louve Numéro Six, la mère, qui m'observe depuis l'intérieur de sa cage métallique. Son pelage est pâle comme un ciel d'hiver. Ses pattes n'ont jamais connu le contact du métal jusqu'à aujourd'hui. Je lui éviterais volontiers cette expérience si je le pouvais. Quelle froide découverte. Mon instinct me souffle d'essayer de la rassurer avec des paroles apaisantes ou un geste tendre mais c'est ma présence qui la terrifie, alors je la laisse tranquille.

J'avance d'un pas léger entre les autres cages jusqu'au bout de la remorque du camion. Les charnières du volet roulant grincent pour me laisser sortir. Mes boots crissent en heurtant le sol. Un monde étrange, ce repaire nocturne. Déroulé jusqu'à la lune, un tapis blanc chatoie pour elle. Des arbres nus gainés d'argent. Mon souffle qui dessine des nuages.

Je frappe à la vitre du conducteur pour réveiller les autres. Ils dormaient dans la cabine et me fixent en clignant des yeux, hébétés. Evan s'est enveloppé dans une couverture ; je sens son bord rugueux sur mon cou.

- Six est réveillée, dis-je et ils savent ce que cela signifie.
- Ça ne va pas se passer comme prévu, lâche Evan.
- Ils n'en sauront rien.
- Anne va piquer une crise, Inti.
- Rien à foutre, d'Anne.

Les journalistes étaient censés être là pour l'occasion, ainsi que des représentants du gouvernement, des ministres et des gardes armés. Ça devait se faire en grande pompe. Au lieu de quoi, une motion de dernière minute nous a stoppés net, initiée dans le seul but de nous retarder jusqu'à ce que le stress causé par le voyage prolongé fasse crever nos bêtes. Nos ennemis veulent nous obliger à les tenir en cage jusqu'à ce que leurs cœurs lâchent. Mais ça, je refuse. Nous voici donc tous les quatre – trois biologistes et une vétérinaire –, dérobant à la faveur de la nuit notre précieuse cargaison. Direction la forêt. Ni vu ni connu. Sans autorisation. Comme cela aurait dû se passer depuis le début.

La route s'arrête là, alors nous poursuivons à pied. Nous soulevons d'abord la cage de Numéro Six, Niels et moi la saisissons par l'arrière, chacun à un angle, tandis qu'Evan le baraqué porte l'autre côté. Amelia, notre vétérinaire, seul membre de l'équipe originaire d'ici, restera là pour surveiller les deux autres cages. L'enclos est situé à presque un kilomètre et le tapis neigeux est épais. Le seul son émis par Six est un léger halètement indicateur d'angoisse.

Un plongeon huard pousse son cri, clair et mélodieux.

Éveille-t-il quelque chose en elle, ce hululement nocturne et solitaire, tel un écho au hurlement poussé par les loups depuis la nuit des temps ? Si c'est le cas, elle ne manifeste aucune réaction perceptible.

J'ai l'impression de marcher pendant une éternité mais finalement, ça y est, je distingue l'enceinte grillagée de l'enclos. Nous déposons la cage de Six de l'autre côté du portail puis retournons chercher les deux autres bêtes. L'idée de la laisser sans surveillance ne me plaît pas beaucoup, mais peu de gens connaissent l'emplacement de ces enclos dans la forêt.

Nous transportons ensuite Numéro Neuf, le mâle. C'est un loup massif, la marche est plus éprouvante que la précédente mais heureusement, il dort encore. Le troisième animal est une jeune louve d'un an, Numéro Treize. C'est la fille de Six, elle est plus légère que les deux adultes et Amelia nous accompagne pour ce dernier voyage. Lorsque nous déposons Treize dans l'enclos, l'aube commence à pointer, une grande fatigue a envahi mes os mais il y a de l'excitation aussi, et de l'inquiétude. La femelle Numéro Six et le mâle Numéro Neuf ne se sont jamais rencontrés. Ils ne proviennent pas de la même meute. Nous les installons dans le même enclos dans l'espoir qu'ils s'entendront bien. Parce qu'il nous faut des couples reproducteurs si l'on veut que ça marche.

Il est tout aussi probable qu'ils s'entretuent.

Nous ouvrons les trois caisses puis sortons de l'enclos.

Six, qui s'est bizarrement réveillée avant les autres, ne bouge pas. Pas avant que nous nous soyons éloignés le plus possible sans toutefois les perdre de vue. Elle n'aime pas notre odeur. Bientôt, son corps souple se redresse et elle avance sur la neige à pas lents. Elle est presque aussi blanche que le sol qu'elle foule avec légèreté. Et elle brille du même éclat. Une poignée de secondes s'écoule tandis qu'elle lève le museau pour humer l'air, décelant peut-être la présence du collier GPS qu'on lui a attaché autour du cou. Au lieu de partir explorer son nouvel habitat, elle s'élance soudain vers la caisse de sa fille et s'allonge auprès d'elle.

Ça remue quelque chose en moi, un truc chaud et fragile que j'ai appris à redouter. Un danger me menace, ici.

— Appelons-la Cendre, propose Evan.

L'aube nimbe le décor gris de reflets dorés et au moment où le soleil se lève, les deux autres bêtes émergent de leur sommeil comateux. Sortis de leurs cages, les trois loups s'aventurent sur le demi-hectare de forêt étincelante, leur nouveau domaine. C'est tout ce qu'ils ont comme espace pour le moment et ce n'est pas suffisant, j'aurais préféré qu'il n'y ait pas de clôtures du tout.

Tournant les talons pour regagner le camion, je lance :

— Pas de noms. C'est Numéro Six.

Il n'y a pas si longtemps que ça à l'échelle de l'histoire planétaire, ce lambeau de forêt clairsemée regorgeait de force et de vitalité. Peuplé de sorbiers des oiseaux, de bouleaux, de chênes, de peupliers et de genévriers, il recouvrait une vaste langue de terre, colorant les collines d'Écosse désormais dénudées, offrant abri et nourriture à toutes les espèces sauvages.

Et sous cette canopée, parmi ces racines et ces troncs, gambadaient des loups.

Aujourd'hui, les loups foulent de nouveau ce sol qui n'a porté aucun de leurs congénères depuis plusieurs siècles. Ont-ils gardé l'empreinte de cette terre dans leur corps, de

la même manière qu'elle se souvient d'eux ? Elle les connaît bien, elle attendait leur retour pour sortir de sa longue torpeur.

Nous passons toute la journée à transporter les loups restants jusqu'aux enclos et regagnons à la nuit tombante le camp de base de l'opération, un petit chalet en pierre à l'orée des bois. Les autres boivent du mousseux dans la kitchenette pour fêter le transfert des bêtes, quatorze en tout, dans les trois enclos d'acclimatation. Mais ils n'ont pas encore retrouvé la liberté, nos loups, l'expérience vient à peine de commencer. Assise à l'écart devant les écrans de contrôle, je regarde les images des caméras de surveillance installées dans les parcs. Comment trouvent-ils leur nouvelle maison ? Une forêt assez semblable à celle d'où ils viennent en Colombie-Britannique, sauf que le climat n'est pas boréal mais tempéré. Moi aussi, je viens de cette forêt et je sais que l'odeur est différente, que les bruits, l'aspect et les sensations sont différents. Mais s'il y a bien une chose que je sais au sujet des loups, c'est qu'ils s'adaptent. Je retiens mon souffle en voyant l'imposant Neuf avancer vers la délicate Numéro Six et sa fille. Les femelles ont creusé une tranchée dans la neige tout au fond de l'enclos et elles s'y tapissent, observant la progression de Neuf avec méfiance. Il se tient au-dessus d'elles, mosaïque de gris, blanc et noir, le loup le plus majestueux qu'il m'ait été donné de voir. Il pose la tête sur la nuque de Six en signe de domination et je sens avec une acuité exquise son museau contre mon cou. La douceur de sa fourrure chatouille ma peau, la chaleur de son souffle me donne la chair de poule. Numéro Six gémit mais elle reste couchée pour montrer sa soumission. Je reste immobile ; au moindre signe de désobéissance, les mâchoires se refermeront sur ma gorge. Il lui mordille l'oreille, ses crocs s'enfoncent dans mon lobe et je ferme les yeux, sous le choc. Dans l'obscurité, la douleur se dissipe aussi vite qu'elle m'a assailli. Je reviens à moi. Quand je jette un coup d'œil à l'écran, Neuf longe le périmètre de la clôture, indifférent aux

femelles. Si je continue de l'observer, je vais bientôt sentir la neige froide sur mes pieds nus à chacun de ses pas alors j'arrête, je suis déjà trop près, mes contours se sont dilatés. Je fixe le plafond sombre du chalet, attends que mon pouls ralentisse.

Je ne suis pas comme la plupart des gens. J'avance dans la vie d'une façon différente, avec une compréhension du toucher profondément singulière. Je m'en suis rendu compte avant même de connaître le nom de ce phénomène. En clair, il s'agit d'une affection neurologique. La synesthésie visuo-tactile. Mon cerveau recrée les expériences sensorielles des créatures vivantes, de tous les êtres humains et parfois même des animaux. Quand je vois, je ressens, et pendant quelques instants, je suis les autres, eux et moi ne faisons qu'un et leur douleur ou leur plaisir est le mien. Ça ressemble à de la magie, c'est d'ailleurs ce que j'ai cru pendant longtemps alors qu'en réalité, ce n'est pas si éloigné du fonctionnement des autres cerveaux : quand on voit quelqu'un souffrir, notre réaction physiologique est une grimace, un tressaillement, un rictus. Nos circuits sont programmés pour l'empathie. Fut une époque où j'étais ravie d'éprouver les sensations des autres. Aujourd'hui, ce flux constant d'informations sensorielles m'épuise. Aujourd'hui, je donnerais n'importe quoi pour qu'on me déconnecte.

Ce projet échouera si je ne réussis pas à instaurer une distance entre les loups et moi. Je dois à tout prix éviter de me perdre en eux, je ne survivrai pas sinon. Le monde est un endroit dangereux pour les loups. La plupart d'entre eux seront bientôt morts.

...

Il est minuit quand je vérifie l'heure de nouveau. J'ai regardé les loups dormir ou faire les cent pas, espérant en vain qu'ils se mettent à hurler, que l'un commence et que les autres l'imitent. Mais les loups ne hurlent pas s'ils sont stressés. Le

chalet qui nous sert de station d'étude comprend une pièce principale où nous entreposons notre matériel informatique et nos écrans de surveillance, une cuisine adjacente et une salle de bains à l'arrière. Dehors, une écurie abrite trois chevaux. Apparemment, Evan et Niels ont déjà regagné leurs cottages de location dans la ville voisine – je suis tellement crevée que je ne me rappelle même plus leur avoir dit au revoir – et Zoe, notre analyste de données, dort sur le canapé. J'aurais dû partir il y a plusieurs heures, je me dépêche d'enfiler ma tenue d'hiver.

Dehors, l'air est mordant. Je traverse la forêt puis emprunte une route sinueuse, quelques kilomètres le long des Cairngorms, uniquement guidée par les minces faisceaux de mes phares.

Je n'ai jamais aimé me déplacer en voiture la nuit parce que ce monde si vigoureux ressemble alors à une chose béante et vide. Si je m'arrêtais pour m'y enfoncer à pied, ce serait un tout autre monde, rempli de frémissements de vie, de clignements d'yeux fluorescents et de cavalcades de pattes minuscules dans les fourrés.

J'engage la voiture sur une route tortueuse plus étroite qui me conduit jusque dans la vallée abritant le Blue Cottage. En pierres gris-bleu, flanquée de deux prairies herbeuses, la maisonnette offre le jour une vue semblable à un diptyque : au sud s'étend la forêt épaisse et attirante, au nord une longue chaîne de collines pelées qui, au printemps, se couvriront de cerfs rouges venus y paître.

À l'intérieur, les lumières sont éteintes mais la cheminée diffuse une clarté orangée. Je retire mes couches de vêtements puis traverse sans bruit le petit salon en direction d'une chambre qui n'est pas la mienne. Elle est allongée sur le lit, forme immobile dans l'obscurité. Je m'installe à côté d'elle ; si je la réveille, elle n'en laisse rien paraître. Je la respire, puisant du réconfort dans son odeur qui n'a pas changé avec le temps, même démolie comme elle est. Mes doigts glissent dans ses

cheveux clairs et je m'autorise à sombrer dans le sommeil,
maintenant que je suis à l'abri dans la bulle de ma sœur qui,
depuis toujours, était censée être la plus forte de nous deux.

Doucement, dit-il.

Ses menottes s'agrippent fermement aux rênes. Elle est bien trop petite perchée tout là-haut, si petite qu'elle va sûrement se faire éjecter.

Doucement.

Il la ralentit, une main dans son dos l'oblige à s'allonger à plat ventre.

Sens-le. Sens les battements de son cœur dans le tien.

Il y a peu de temps encore, l'étalon était en liberté et une partie de lui l'est toujours, mais lorsqu'elle l'enveloppe ainsi, doucement, doucement, comme dit papa, il se calme.

Assise à califourchon sur la clôture de la carrière, j'observe. Il y a du bois rugueux entre mes mains, une écharde sous mon ongle. Et je suis sur ce cheval, moi aussi, je suis ma sœur, plaquée contre la chaleur de cet animal puissant, frissonnant, avec la main de mon père, grande, ferme, qui m'immobilise, et je suis la main de mon père, aussi, et je suis l'étalon, la charge légère qu'il porte et le métal froid dans sa bouche.

Tous les êtres vivants connaissent l'amour, déclare papa. Je vois l'étreinte d'Aggie se transformer, se faire à la fois plus tendre et plus déterminée. Il ne l'enverra pas valser.

Mais la tête de l'étalon se redresse dans la lumière rose du crépuscule ; le vent a charrié une odeur jusqu'à ses naseaux et il martèle le sol de ses sabots. Je me tourne sur la barrière, pivotant pour scruter la rangée d'arbres.

Tout doux, murmure papa pour rassurer sa fille et le cheval. Mais c'est trop tard, je crois. Parce que je le vois. Qui observe depuis l'orée de la forêt. Deux yeux fixes.

Nos regards se rencontrent et l'espace d'un instant, je suis le loup.

Pendant que dans mon dos, le cheval se cabre et ma sœur tombe...

J'émerge du rêve déboussolée, c'est un rêve récurrent, un souvenir aussi. Je reste un moment dans le lit bien chaud, je me souviens, mais le jour n'attend pas, la lumière filtre à travers la fenêtre et je dois aider ma sœur à se lever.

— Salut, ma chérie, dis-je à voix basse en écartant doucement les cheveux de son visage avant de l'aider à sortir du lit.

Je l'emmène dans la salle de bains. Elle se laisse faire quand je la déshabille et l'installe dans la baignoire.

— Il y a un beau gros soleil, alors on a intérêt à laver cette tignasse au cas où tu auras envie d'aller la faire sécher dehors.

Elle adore faire ça. Elle adore plein de choses, du reste, mais mes paroles ne sont qu'une mascarade : nous savons toutes les deux qu'elle ne mettra pas le nez dehors aujourd'hui.

— Les loups sont dans leurs enclos. Ils ont survécu au voyage, dis-je en massant son cuir chevelu pour faire pénétrer le shampoing. Ils vont vouloir s'enfuir pour rentrer chez eux.

Elle ne réagit pas. C'est un de ses mauvais jours, ce qui veut dire que je peux parler et parler encore, elle se contentera de fixer d'un air absent un point qu'il m'est impossible de voir. Mais je continuerai de papoter parce qu'elle m'entend peut-être, qui sait, depuis l'endroit lointain où elle se trouve.

Aggie a les cheveux blonds, épais et longs comme les miens, et en appliquant méthodiquement de l'après-shampoing sur les nœuds, je me demande si elle n'avait pas raison, si nous n'aurions pas dû tout couper. Elle s'en contrefiche mais malgré tous les efforts que cela demande de prendre soin de sa chevelure, je n'ai pas pu me résoudre à sacrifier cette crinière qui est son signe distinctif, ces cheveux que je brosse, tresse et égalise depuis toujours.

— Si on ne leur avait pas fait traverser un océan, ils auraient sûrement réussi.

J'aide Aggie à sortir du bain, je la sèche puis l'habille avec des vêtements confortables et chauds, avant de l'installer devant la cheminée pendant que je prépare le petit-déjeuner en poursuivant mon monologue.

— Il n'y a pas d'amour entre Six et Neuf pour le moment. Mais ils ne se sont pas entretués non plus.

Ces mots qui coulent si naturellement de ma bouche me saisissent. L'amour prend-il toujours ce visage ? Est-il forcément assorti d'une menace de mort ?

Mes paroles cependant n'ont pas réveillé les mêmes souvenirs chez Aggie, elle est beaucoup trop loin pour qu'on puisse l'atteindre. J'aimerais la suivre là où elle s'est réfugiée et en même temps, cet endroit me terrifie. Ce qui me terrifie aussi, c'est l'idée qu'un jour, peut-être, elle ne voudra plus en sortir.

Elle ne touche pas aux œufs que j'ai déposés près d'elle, trop fatiguée, trop exténuée moralement pour accomplir quoi que ce soit. Je brosse ses cheveux mouillés avec des gestes lents et doux, et je continue de parler des loups parce que c'est tout ce qui me reste en dehors de la rage.

Le Blue Cottage n'est pas loin de notre station d'études. Tous deux sont plantés à la lisière de la forêt d'Abernethy, l'un des derniers vestiges de la forêt calédonienne implantée ici après l'ère glaciaire. Ces arbres séculaires appartiennent à une chaîne évolutive ininterrompue de neuf mille ans, et c'est parmi eux que nous avons installé l'enclos aux loups le plus proche, celui qui accueille Six, Neuf et Treize. S'ils parviennent à former une meute, nous leur donnerons le nom de leur nouvelle demeure : Abernethy. Il n'y a pas beaucoup de maisons dans le coin, mais derrière nous s'étendent des pâturages d'un vert intense, propriétés des nombreuses fermes ovines qui nous séparent de la ville voisine. Personnellement, ce n'est pas ici que j'aurais choisi d'introduire

une nouvelle meute. Mais ce n'est pas facile de trouver un endroit sans moutons dans les Highlands et puis de toute façon, les loups vont bouger. Tout ce que j'espère, c'est qu'ils préféreront rester à l'abri dans la forêt. Derrière cette bande de sapins s'élève la chaîne de montagnes des Cairngorms et c'est là-bas, m'a-t-on dit, que se niche le cœur sauvage des Highlands, un coin où ne paît aucun mouton et où ne passe aucune route. Mais où les loups éliront peut-être domicile.

Je pousse le chauffage à fond dans la voiture. La route est verglacée et le ciel déverse une fine averse de neige, délicat tourbillon de dentelle. Le paysage est de toute beauté : une campagne immense, des collines ondoyantes et des rivières gelées tortueuses, des langues d'épaisse forêt.

En voyant un cheval noir traverser la route juste devant moi, je crois d'abord que c'est un effet de mon imagination. Sa queue est une sombre comète filant à ses trousses. Mon pied enfonce la pédale de frein, les roues dérapent. La voiture décrit un demi-cercle avant de s'immobiliser tête-bêche au milieu de la chaussée. J'ai juste le temps d'apercevoir le cheval avant qu'il disparaisse entre les arbres.

La poitrine comprimée, je gare la voiture sur le bas-côté.

Une camionnette s'arrête en cahotant près de moi.

— Tout va bien ? lance une voix d'homme derrière la vitre du conducteur entrouverte.

Je hoche la tête.

— Vous n'auriez pas vu un cheval ?

Je pointe le doigt dans la direction prise par l'animal.

— Et merde, lâche le conducteur.

À ma grande surprise, la camionnette quitte brusquement la route pour suivre les traces du fuyard. Je la regarde zig-zaguer dans la neige, horrifiée. Après avoir vérifié l'heure, je bondis hors de la voiture et marche dans les traces de pneus. Ce n'est pas difficile. Il a creusé des tranchées dans son sillage.

La neige tombe plus dru ; le monde s'écroule autour de moi. Je suis pressée, en retard pour le boulot, mais tant pis :

je lève quand même la tête pour contempler le spectacle. Des flocons sur mes lèvres et mes cils. Ma main tendue vers l'écorce fraîche et granuleuse d'un bouleau argenté. Le souvenir de quarante mille trembles respirant autour de moi, leur frondaison dense et jaune canari, aussi éclatante que sa voix dans mon oreille. *Ils sont en train de mourir. C'est nous qui les tuons.*

Un appel, au loin.

Je laisse le souvenir s'échapper et me mets à courir. Dépasse la camionnette, m'enfonce dans l'épaisse couche de poudreuse frappée d'empreintes de pas et de sabots d'un cheval déchaîné. Je suis en sueur lorsque j'arrive à la rivière, étroit ruban de glace entre deux berges abruptes.

La sombre silhouette de l'homme devant moi. En contre-bas, sur l'eau gelée, se dresse le cheval.

Même à cette distance, je sens le froid sous ses sabots. Le genre de froid pénétrant. L'homme est grand mais j'ai du mal à estimer sa corpulence sous les multiples couches de vêtements chauds. Il a les cheveux courts, bruns comme sa barbe. Un border collie noir et blanc est tranquillement assis auprès de lui. Il se tourne vers moi. J'attaque aussitôt.

— Vous savez que vous êtes dans une forêt protégée ?

Il fronce les sourcils d'un air perplexe.

J'esquisse un geste en direction de sa camionnette et des dégâts causés par son passage.

— Ça ne vous dérange pas d'enfreindre la loi ?

Il me dévisage un moment avant de sourire.

— Vous n'aurez qu'à me dénoncer à la police quand j'en aurai terminé avec cette jument.

Il parle avec un fort accent écossais.

Nous observons l'animal sur la glace. On dirait qu'il évite de s'appuyer sur l'un de ses sabots antérieurs.

— Qu'est-ce que vous attendez ? je demande.

— J'ai une patte folle. Je ne pourrai pas remonter. Et puis la glace ne tiendra pas le coup bien longtemps.

De fines craquelures zèbrent la surface de la rivière, s'allongeant chaque fois que le cheval bouge.

— Je crois qu'il vaut mieux que j'aille chercher mon fusil dans la camionnette.

La jument renâcle, secoue la tête. Sa robe noire est ornée d'une unique tache blanche semblable à un diamant posé entre ses grands yeux affolés. Je remarque les mouvements rapides de son ventre.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Aucune idée.

— Elle n'est pas à vous ?

Il secoue la tête.

Je commence à descendre au fond de la ravine.

— Arrêtez, ordonne l'homme. Je ne pourrai pas vous aider à remonter.

Sans quitter un instant le cheval des yeux, je me laisse glisser le long de la paroi déchiquetée. Mes boots heurtent la glace. Je m'éloigne du talus en cherchant à repérer les fissures. Le lit gelé supporte mon poids pour le moment mais certaines portions plus minces laissent transparaître les flots sombres. Il serait tellement facile de mettre le pied là où il ne faut pas. La gangue de glace céderait et je glisserais là-dessous ; je vois mon corps happé qui dégringole cul par-dessus tête avant de disparaître.

La bête. Elle me regarde.

— Salut, je murmure en rencontrant son regard profond, lumineux.

Elle piaffe en remuant la tête. Elle est agitée, méfiante. Je m'approche. Elle se cabre. Ses sabots percutent la glace dans un grand fracas. Sait-elle que sa fureur la tuera ? Mais peut-être cette idée ne lui déplaît-elle pas, peut-être préfère-t-elle foncer tête baissée vers le néant plutôt que de retrouver l'endroit qu'elle a fui. Un mors et une bride, une selle. Certains chevaux ne sont pas faits pour être montés.

Je me baisse pour m'accroupir, me faire toute petite. Cette fois, elle ne se cabre pas mais ne me quitte pas des yeux.

— Vous avez une corde dans votre camionnette ? je demande sans un regard pour l'homme à qui je m'adresse.

Je l'entends qui s'éloigne.

Le cheval et moi, nous attendons. *Qui es-tu*, je lui demande en silence. C'est un animal vigoureux, débourré depuis peu si je ne me trompe. Ça fait un bon moment que je n'ai pas monté et je ne suis plus la même qu'avant. Je lui laisse le temps de m'examiner, curieuse de savoir ce qu'elle compte faire de moi.

L'homme revient avec un rouleau de corde qu'il jette vers la rivière. Je ne la lâche pas des yeux tandis que mes doigts font instinctivement le nœud que je connais par cœur, je la maintiens près de moi et me redresse. D'un geste rapide, je lance la corde par-dessus sa tête et noue l'extrémité sous son encolure. La bête se cabre encore, furieuse, et la glace va bientôt céder, j'en ai la certitude. Je laisse la corde glisser entre mes mains pour éviter d'être soulevée du sol tout en veillant à garder une prise solide. Quand elle retombe sur ses sabots, je ne lui laisse pas le temps de recommencer : je tire sur la corde pour l'obliger à baisser la tête en même temps que je m'approche pour soulever sa jambe antérieure. Les deux mouvements simultanés la forcent à plier son autre jambe et elle se laisse tomber sur la glace, presque soulagée, avant de basculer sur le flanc. Je m'étends sur son corps, caresse le chanfrein et l'encolure en lui parlant à voix basse. *Belle fille*. Son cœur cogne à coups redoublés. Je sens le contact de la corde sur mon cou.

— La glace, lance l'homme car une myriade de fins sillons sont apparus.

Quand elle est prête, je glisse une jambe sur son dos, l'enserme de mes genoux et claque plusieurs fois la langue avant de chuchoter *debout, debout*. Elle se redresse et je m'installe correctement, positionne mon autre jambe et resserre les mollets. La corde est toujours autour de son cou mais je n'en ai pas besoin, j'attrape sa crinière pour la diriger vers la berge abrupte tandis que les fissures frémissent sous notre poids. *Ça va faire mal*, je

la préviens mais elle s'élance à l'assaut de la rive et je bascule en arrière. Je m'y étais préparée, je suis le mouvement, les jambes juste assez contractées pour rester sur son dos. Elle peine à monter, ses sabots patinent tandis qu'elle s'efforce de trouver une prise, le sol se dérobe sous son poids mais brusquement, nous voici au sommet de l'escarpement, et le frisson d'excitation qui la parcourt se propage en moi comme une langue de feu. Derrière nous, la rivière gelée s'est déchirée.

Je m'aplatis de nouveau contre son encolure. *Belle fille. Tu es très courageuse.* Elle s'est calmée – mais pour combien de temps ? Elle ne prend pas appui sur sa jambe blessée. Sa fugue a peut-être causé des dommages irréversibles. Je saute à terre et tends la corde à l'homme. Contact rugueux dans sa paume nue, dans la mienne.

— Soyez doux avec elle.

— Merci beaucoup, dit-il avec un hochement de tête. Vous êtes cavalière professionnelle ?

Mes lèvres se crispent.

— Non.

— Vous voulez bien la ramener chez elle ? Elle s'est échappée de la ferme des Burns, un peu plus au nord.

— Pourquoi est-ce que vous l'avez suivie jusqu'ici si elle ne vous appartient pas ?

— J'ai croisé sa route, comme vous.

Je le dévisage.

— Elle a une jambe blessée. Il faut éviter de la monter.

— Dans ce cas, je vais faire venir un van. Vous n'êtes pas du coin ?

— Je viens d'arriver.

— Vous habitez où ?

Ferait-il partie de ces gens qui se donnent pour mission de connaître tout le monde dans un rayon de cent cinquante kilomètres ? Il a d'épais sourcils et un regard ténébreux. Je ne saurais dire si je le trouve séduisant. Il dégage quelque chose de troublant, en tout cas.

— D'accord, dit-il. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

Je tourne les talons.

— Vous ne deviez pas appeler quelqu'un pour le cheval ?

— Vous êtes avec les loups ? insiste-t-il et je m'arrête net.

On nous a prévenus qu'une Australienne allait bientôt débarquer. C'est quoi, le but de la manœuvre ? Vous n'avez pas assez de koalas à cajoler, c'est ça ?

— En quelque sorte, oui. La plupart sont morts dans des feux de brousse.

— Oh.

Ma réponse lui cloue le bec.

Au bout d'un moment, il demande :

— Ils sont déjà en liberté ?

— Pas encore. Mais c'est l'objectif.

— Je vais dire aux habitants du village d'enfermer leurs femmes et leurs filles. Les grands méchants loups seront bientôt lâchés.

Je rencontre son regard.

— À votre place, j'aurais plutôt peur que les femmes et les filles aient envie de s'enfuir avec les loups.

Il me dévisage, décontenancé.

Je me dirige vers ma voiture.

— La prochaine fois qu'il vous prendra l'envie de poursuivre une bête, prévenez quelqu'un de compétent au lieu de foncer comme un bulldozer dans une zone naturelle préservée.

Connard.

Je l'entends s'esclaffer.

— Bien, m'dame.

Je me retourne pour jeter un dernier regard au cheval. *Salut*, lui dis-je. Et aussi : *Je suis désolée*. Parce que cette jambe blessée pourrait bien déboucher sur une liberté d'un tout autre genre.

Durant les seize premières années de notre existence, Aggie et moi passions tous les ans deux mois chez notre père, dans sa forêt. C'était notre vraie maison, l'endroit où nous nous sentions chez nous. Des paysages qui donnaient du sens à ma vie. Enfant, je croyais que les arbres de cette forêt étaient notre famille. Les branches des plus hauts et des plus imposants dardaient à plusieurs mètres au-dessus du sol et ce signe nous indiquait leur grand âge. Les troncs des cèdres rouges arboraient des rayures, ou tout comme, sillons verticaux rectilignes creusés dans leur écorce jusqu'à leur cime, mais en dehors de ça ils étaient lisses, et leur couleur grise virait à l'argenté quand la lumière de l'après-midi se frayait un chemin à travers la canopée, tout là-haut. Élégants, les cèdres, avec leurs feuilles semblables à des fougères. Les tsugas étaient différents, de couleur plus sombre, plus terriens. Des motifs tarabiscotés ornaient leur écorce rugueuse. Les deux se paraient de plaques de mousse semblables à des éclaboussures de peinture, d'un vert vif, presque fluo. Il y avait plein d'autres arbres, des plus petits qui s'enroulaient autour des grands, des jeunes indisciplinés, peut-être des adolescents. Certains d'entre eux déplaient au sol leurs doigts tortueux pour nous faire trébucher, les farceurs, d'autres étaient dodus et touffus, d'autres encore frêles et sinueux. Il n'y en avait pas deux pareils. Ils étaient uniques, étranges et variés, mais ils partageaient tous le même point commun : ils parlaient.

“La forêt a un cœur battant que nous ne voyons pas”, nous avait dit papa un jour. Il était allongé par terre à plat ventre et nous l'avions imité, les mains posées sur le sol tiède et

les oreilles plaquées sur le tapis végétal des sous-bois, aux aguets. “Il est là, juste en dessous. C’est comme ça que les arbres bavardent entre eux et qu’ils prennent soin les uns des autres. Leurs racines s’entremêlent, des dizaines d’arbres avec d’autres dizaines qui tissent une toile et qui se touchent encore et encore, et qui se parlent à voix basse grâce à leurs racines. Ils se préviennent en cas de danger et se partagent la nourriture. Ils sont comme nous. Une famille. Plus forts ensemble. Personne ne peut supporter cette vie seul.”

Là, il avait souri, avant de demander : “Vous entendez les battements ?” et nous les entendions, oui, ça peut paraître bizarre, mais nous les entendions.

Le jour de nos dix ans, papa nous a emmenées dans un endroit que nous ne connaissions pas. Nous avions bivouaqué toute notre vie dans ces bois mais jamais encore il ne nous avait entraînées aussi loin. Nous avons crapahuté cinq jours et dormi cinq nuits en pleine nature. Aggie aimait attendre le silence complet pour crier à pleins poumons, tellement fort que le monde tressaillait. Moi, je préférais le calme.

Papa trimballait partout *La Nomenclature des couleurs de Werner*. Un livre indispensable, selon lui. On le feuilletait à tour de rôle, Aggie et moi, promenant nos doigts sur les petits carrés de couleur et leurs descriptions qu’on apprenait toutes par cœur. Chaque nuance était associée à un animal, à un végétal et à un minéral. C’est ce même livre, répétait souvent mon père avec fierté, que Charles Darwin consultait pour décrire les couleurs de la nature rencontrée tout au long de son voyage à bord du HMS *Beagle*. Il m’a toujours paru extraordinaire que le “rouge carné”, qui tirait à mes yeux sur un rose pâle brunâtre, soit non seulement la couleur du calcaire et des delphiniums, mais aussi celle de certaines nuances de la peau humaine. Ou encore que le “bleu de Prusse” puisse se loger dans le miroir d’une aile de colvert, l’étamine d’une anémone bleu violacé ou dans un morceau de minerai de cuivre bleu.

— Ce livre relie les choses entre elles, nous avait expliqué papa. Il montre qu'elles sont toutes pareilles, seules les couleurs diffèrent. Il nous incorpore à la nature.

Ce jour-là cependant, papa resta silencieux et nous suivîmes son exemple, jusqu'au moment où, au lieu d'escalader un tertre pour pénétrer dans un nouveau taillis luxuriant, nous débouchâmes sur une vallée vide. Face à nous, le sol avait été rasé, tous les arbres abattus et emportés.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? demanda Aggie mais papa contempla le spectacle en silence et prit un coup de vieux sous nos yeux tandis que la responsabilité de tout ça le terrassait.

Son regard se posa sur quelque chose, au loin. Difficile de passer à côté. Un arbre solitaire, le plus majestueux que j'aie jamais vu. Un sapin de Douglas gigantesque qui effleurait le ciel et dont le tronc était dépouillé de branches sur au moins quatre-vingts pour cent de sa hauteur. Il se tenait là, solidement campé au milieu du saccage.

Papa nous conduisit au fond de la vallée, jusqu'à l'arbre qui grossissait et grandissait à mesure que nous approchions. Allongée sur le dos, je regardai les lointaines ramures caresser le ciel.

Puis papa nous raconta une histoire.

— Je n'ai pas toujours été l'homme que vous connaissez, commença-t-il. Il y a fort longtemps, alors que l'idée d'avoir des enfants n'avait même pas germé dans mon esprit, j'étais bûcheron.

Il nous raconta ses randonnées en forêt, si semblables à celles qu'il faisait encore et à la fois si différentes. Son travail consistait à indiquer à ses collègues ce qu'il fallait couper et ce qu'il fallait conserver. Avec du ruban de couleur vive, il marquait les arbres et estimait la valeur des grumes. Une fois sa mission accomplie, les bûcherons rappliquaient et démarraient leurs tronçonneuses et l'endroit vivant qu'il avait arpenté se transformait en cimetière.

Un jour, il avait parcouru les terres où nous nous trouvions. Elles n'étaient pas comme ça à l'époque. Il était arrivé par la rivière que nous avions traversée le matin même, mesurant les distances et signalant les arbres. Et il s'était retrouvé au pied de celui-ci. Ce sapin de Douglas, l'arbre qui allait changer sa vie.

Il sut d'emblée que cet arbre était spécial. Plus gros que tous les spécimens qu'il avait croisés jusqu'alors, il vaudrait une fortune. Il noua une longueur de ruban rouge autour de son tronc et poursuivit sa tâche.

Toutefois il se surprit à revenir sur ses pas pour le contempler encore et encore, plusieurs fois dans la journée. Cet arbre remuait quelque chose en lui. Alexander Flynn, du haut de ses vingt-cinq ans, sortit alors le rouleau de ruban vert et marqua de nouveau le conifère, indiquant cette fois qu'il était à conserver. Ainsi s'acheva sa carrière professionnelle.

— J'ai donné ma démission ce jour-là et je ne suis jamais retourné travailler là-bas, conclut papa. Trop tard. Beaucoup trop tard.

Son regard glissa sur les souches.

— Aujourd'hui, c'est une essence en voie de disparition. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des sapins de Douglas ont été abattus. Celui-ci fait donc partie des derniers de son espèce à être encore en vie.

— Est-ce qu'il est triste d'être seul ?

J'avais posé la question parce que j'avais mal pour ses racines qui se déployaient et cherchaient à s'agripper à d'autres mais ne rencontraient que du vide.

— Oui, répondit papa.

Puis il appuya son front contre le conifère et fit quelque chose qu'Aggie et moi ne l'avions jamais vu faire avant et qu'il ne refit plus jamais : il pleura.

C'était un long voyage de Vancouver à Sydney et Aggie et moi le connaissions par cœur. Un long voyage de chez notre

père, ancien-bûcheron-changé-en-homme-des-bois-naturaliste, jusqu'à notre mère, inspectrice-de-la-brigade-criminelle-dure-à-cuire-et-citadine-invétérée. La vie avec maman, un monde à part. Mais même après avoir réintégré l'immeuble en béton qui abritait notre appartement et retrouvé les plages de sable blanc sans arbres sur lesquelles venait se fracasser l'océan, je continuais de rêver du sapin de Douglas solitaire et je me réveillais, persuadée que ses racines étaient les miennes, traçant mais n'en trouvant aucune autre, pas même celles d'Aggie.

Maman ne nous demanda pas si notre séjour s'était bien passé. Elle ne nous posait jamais la question. En fait, elle ne nous demandait pas grand-chose. C'était moi qui posais les questions, en général, moi qui voulais toujours en savoir plus, aucune réponse ne me satisfaisait, perroquet à qui l'on avait appris le mot "pourquoi" dans le seul but de rendre sa mère chèvre, comme disait maman.

Ma principale préoccupation concernait mes parents, et surtout pourquoi je ne les avais jamais vus dans la même pièce, et encore moins *ensemble*, ensemble. *Pourquoi est-ce que vous habitez si loin l'un de l'autre, papa et toi ?* Il faut bien que quelqu'un fasse vivre les compagnies aériennes, répondait-elle, ou quelque chose du même acabit. Alors j'enchaînais : *Où est-ce que vous vous êtes rencontrés ?* Au Canada. *Pourquoi est-ce que tu étais au Canada ?* Parce que parfois, Inti, les gens visitent des pays étrangers. *Tu avais quel âge ?* M'en souviens pas. *Tu es tombée amoureuse ?* Quand tu grandis, ce mot ne veut pas dire la même chose. *Il était content quand tu as découvert que tu étais enceinte ?* Je ne l'avais jamais vu aussi heureux. *Et toi ?* À ton avis, andouille ? *Mais alors, pourquoi est-ce que vous vous êtes séparés ?* Parce que j'avais envie de travailler et qu'il ne voulait pas quitter sa forêt. *Pourquoi ?* Pourquoi quoi ? *Pourquoi est-ce qu'il ne voulait pas quitter sa forêt ?* J'en sais rien, Inti, c'est un truc que je

ne comprendrai jamais, répondait maman avant de faire semblant de me bâillonner avec un foulard. Ça nous faisait rire toutes les deux et l'interrogatoire prenait fin. Provisoirement.

Après notre dernier séjour chez papa, alors que les cauchemars à propos des arbres morts continuaient de me tourmenter, elle me convoqua dans son bureau. Ce n'était pas dans ses habitudes et je m'y rendis avec une certaine nervosité. Le bureau de maman était un endroit de coups, de sang et de mort. Pas très différent de la cabane de papa. Nous n'avions pas le droit d'y mettre les pieds, en principe.

— Assieds-toi, dit-elle en approchant une chaise près de la sienne, derrière le bureau.

Je m'exécutai en jetant un coup d'œil à la fissure de la porte, là où Aggie écoutait en douce.

— Qu'avez-vous fait avec papa, cette fois-ci ? demanda maman.

— On a juste fait du camping, des trucs comme ça.

— Qu'est-ce qui vous a perturbées à ce point, toutes les deux ?

Je réfléchis un instant à sa question.

— C'est tous ces arbres qui ont été coupés.

Elle me dévisagea pendant ce qui me parut une éternité.

— Inti, dit-elle d'une voix claire. Tu dois absolument t'endurcir.

Je rougis.

Maman me caressa brièvement les cheveux puis me souleva dans ses bras solides pour me poser sur ses genoux. Il y avait sur le bureau des chemises cartonnées à rabat. À l'intérieur, des photos. Des visages souriants de femmes.

— Ça, fit maman, ce sont les femmes qui ont été tuées par leurs maris ou leurs petits copains depuis le début du mois.

Je ne comprenais pas.

— Ça arrive une fois par semaine en Australie.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que tu ne dois pas dépenser toute ton énergie à t'inquiéter pour les arbres. Inquiète-toi plutôt de ça. Des gens. Ta synesthésie te rend déjà vulnérable et en plus, tu es trop gentille, Inti. Si tu ne prends pas garde – si tu n'es pas *vigilante* –, quelqu'un finira par te faire du mal. Tu comprends ?

Elle prit un couteau de poche dans le tiroir du bureau. Sa matraque et son Taser se trouvaient là aussi, mais son arme de service restait dans les locaux de la police. Je ne l'avais jamais vue avec et pourtant, Aggie la dessinait sans cesse avec son revolver et n'arrêtait pas de poser des questions là-dessus.

Maman déplaça la lame d'un geste brusque et sans crier gare, se coupa l'index.

Je glapis de douleur et attrapai mon doigt en le comprimant pour tenter d'endiguer le flot de sang, sauf qu'il n'y en avait pas et que je savais qu'il n'y en aurait pas mais je me laissais piéger chaque fois.

Aggie entra en trombe dans la pièce en hurlant :

— Arrête !

— Calme-toi, Aggie, intima maman. Elle va bien. Ouvre les yeux, ajouta-t-elle à mon adresse et, alors que je l'observais, elle s'entailla un deuxième doigt, m'entailla un deuxième doigt, puis un troisième, un quatrième et un cinquième.

J'écoutais ses explications en sanglotant :

— Ce ne sont pas tes doigts. Ce ne sont pas les tiens. Si ton cerveau te dit le contraire, c'est qu'il ment. Donc tu dois te construire une défense.

— C'est moi qui la défendrai, décréta Aggie.

— Je sais, mais vous ne serez pas toujours ensemble... Il faut qu'elle apprenne à se défendre toute seule.

Aggie et moi échangeâmes un regard avant d'évacuer tacitement la première partie de sa phrase.

— Comment ? demandai-je à maman.

— Par n'importe quel moyen, parce que les gens se font souffrir. Je le vois tous les jours. Tu dois apprendre à te protéger.